Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: 12

Artikel: Les opérations de l'armée belge en 1914
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339665

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXe Année | N° 12 | Décembre 1915

LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE BELGE EN 1914.

Au temps où le mot de neutralité avait encore une signification, il était intéressant de comparer la neutralité de la Suisse et celle de la Belgique et de faire ressortir les différences qu'il y avait entre elles au point de vue de ce qu'on appelait alors le droit international.

A présent que la force prime le droit, il est plus utile de comparer les armées des Etats neutres que leurs constitutions. C'est pourquoi nous pensons qu'un résumé des opérations de l'armée belge ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs [1].

En ce qui concerne soit l'état de préparation à la guerre, soit la conduite d'une campagne défensive contre un envahisseur disposant d'une grande supériorité numérique, il y a d'instructifs rapprochements à faire entre l'héroïque armée belge et notre pacifique armée suisse.

Comme la Suisse, la Belgique a senti, dans les dernières années, la nécessité d'augmenter ses forces militaires, mais elle s'y est prise un peu tard. Tandis que nos lois militaires de 1907 et 1911 nous avaient mis sur un pied de préparation satisfaisant, la nouvelle loi militaire belge de 1913 commençait à peine à déployer ses effets. Elle devait donner à la Belgique, *en 1918*, une armée de 350 000 hommes, dont moitié pour les forteresses et moitié pour l'armée de campagne.

[1] Sources consultées :

L'action de l'armée belge pour la défense du pays et le respect de sa neutralité. Rapport du commandement de l'armée. Paris, Chapelot, 1915.

La campagne de l'armée belge (31 juillet 1914-1er janvier 1915). D'après les documents officiels. Paris, Bloud et Gay. 1915.

Les pages de gloire de l'armée belge, par le commandant Willy Bréton. Paris, Berger-Levrault, 1915.

Comme cartes, suivre sur n'importe quelle carte de Belgique ou sur les croquis numéros 12, 18, 19 et 20 de l'*Atlas* publié en supplément par la *Revue militaire Suisse.*

Cette dernière comprenait, comme la nôtre, six divisions d'armée et une division de cavalerie.

La division d'armée devait compter, en fait de troupes combattantes, trois ou quatre [1] brigades mixtes, un régiment de cavalerie à quatre ou cinq escadrons, trois groupes d'artillerie, dont deux d'obusiers légers, et un bataillon du génie à deux compagnies.

La brigade mixte avait deux régiments d'infanterie à trois bataillons, un groupe de trois batteries, une compagnie de mitrailleurs [2], un peloton de gendarmes à cheval.

La division de cavalerie comprenait deux brigades, un bataillon cycliste, un groupe de trois batteries à cheval, et une compagnie de pionniers-pontonniers-cyclistes.

Malheureusement les effectifs prévus étaient encore loin d'être atteints. On ne put mobiliser que 117 000 hommes au lieu de 175 000.

Les groupes d'obusiers n'existaient pas encore ; le régiment d'artillerie divisionnaire était donc réduit à un groupe de 75. Dans notre livraison de mai 1914, notre chroniqueur belge annonçait que le matériel des groupes d'obusiers était aux essais. Dans les « Pages de gloire » il est fait mention d'*un obusier de 105*, attaché au groupe divisionnaire de la 1re division. A part ce spécimen, l'armée belge ne disposait donc en fait d'artillerie, y compris l'artillerie à cheval, que de ses vingt groupes de brigades et de ses sept groupes divisionnaires, soit en tout 324 canons de 75.

Il est réconfortant pour nous de lire dans les récits de la bataille de l'Yser que cette artillerie, bien inférieure à la nôtre comme nombre et comme matériel, réussit cependant à tenir tête à l'artillerie lourde allemande.

[1] Les 3e et 4e divisions avaient quatre brigades.

[2] Pour plus de détails, voir la *Chronique belge* dans notre livraison de juillet 1913. D'après celle-ci, chaque régiment devait avoir une compagnie de mitrailleurs à trois sections. Il faut croire que, lorsque la guerre éclata, les effectifs ne permirent de former qu'une compagnie par brigade. Les mitrailleuses devaient être tirées par des chiens. Nous avons publié, dans notre livraison de février 1914 un article sur *Les mitrailleuses et la traction canine en Belgique*, avec plusieurs illustrations. Nos sources, qui mentionnent fréquemment l'action des mitrailleuses, ne font aucune allusion au mode de traction. Doit-on en conclure que la traction canine a été abandonnée ?

D'autre part, ce manque d'artillerie lourde mobile fut une des principales raisons pour lesquelles l'armée belge ne put jamais, au cours de la campagne, pousser à fond les succès partiels qu'elle obtint à plusieurs reprises.

L'activité de l'armée belge, depuis le début des hostilités jusqu'au moment où l'action dégénéra, comme partout ailleurs, en guerre de tranchées, présente cinq périodes bien distinctes :

1° Du 4 au 20 août : Défense de Liége, de Namur et du territoire entre la Meuse et le camp retranché d'Anvers.

2° Du 20 août au 27 septembre : Retours offensifs basés sur Anvers.

3° Du 28 septembre au 6 octobre : Défense du camp retranché d'Anvers.

4° Du 7 au 15 octobre : Evacuation d'Anvers. Retraite sur l'Yser.

5° Du 16 au 31 octobre : Bataille de l'Yser.

Pendant les quatre premières périodes, l'armée belge refuse la bataille décisive. Au début, quelques succès locaux lui permettent de se maintenir deux semaines sur la Gette. Au moment d'être sérieusement attaquée, elle se dérobe et se replie sur Anvers, croyant pouvoir y attendre les événements en toute sécurité.

La seconde période semble confirmer cette confiance. Il est vrai que les retours offensifs tentés à plusieurs reprises avec le gros de l'armée ne donnent pas de résultats décisifs, soit à cause du manque d'artillerie lourde, soit par l'insuffisance des effectifs. Mais pendant un mois entier, l'ennemi n'attaque pas ; on pourrait croire qu'il hésite à entamer le siège du fameux camp retranché, qu'il va se borner à l'observer et que l'armée belge continuera à jouir d'une certaine liberté d'action en même temps que d'un repos relatif.

Les premiers obus lancés sur Anvers le 28 septembre viennent détruire brusquement ces illusions. Les dégats causés dans les deux premiers jours aux forts de première ligne montrent clairement que l'asile que l'on croyait inviolable ne résistera pas aux moyens dont dispose l'assaillant. Aussi le commandement prend-il dès le 2e jour ses mesures pour évacuer la forteresse. L'arrivée de quelques milliers de fusiliers ma-

rins anglais permet tout au plus de prolonger quelque peu la résistance et de mieux couvrir la retraite.

Le 6 octobre le gros de l'armée de campagne évacue la place. La garnison se défend encore trois jours avec l'appui de la 2e division et de l'infanterie de marine anglaise, qui rejoignent l'armée le 9, et dont une partie est refoulée sur territoire hollandais. Le 10 octobre la place capitule.

Un moment le commandement songe à établir l'armée sur le front Gand-Terneuzen. Une division anglaise et une brigade d'infanterie de marine française, arrivées à la onzième heure, occupent Gand avec des territoriaux belges, et y repoussent les premières attaques allemandes.

Il devient cependant bientôt évident que de nombreuses troupes allemandes se trouvent au sud et au sud-ouest de Gand et qu'en cherchant à s'y maintenir on risque d'être jeté à la mer, ou refoulé en Hollande. Aussi le commandement se décide-t-il à reculer jusqu'à l'Yser pour s'y joindre à l'extrême gauche française. Le mouvement s'exécute à partir du 10 octobre, en partie par chemin de fer, couvert à droite par la division anglaise et la brigade française qui tiennent Gand jusqu'au 11 au soir.

Le 15 octobre l'armée belge est sur l'Yser. Son aile gauche s'appuie à la mer et à une escadre anglaise. Son aile droite est en contact avec le corps de cavalerie français d'extrême-gauche. Elle compte encore 82 000 hommes, dont 48 000 fusils.

Elle a perdu dans de nombreux combats près d'un tiers de son effectif, mais son artillerie est intacte et aucun corps constitué n'a été fait prisonnier ; quelques fractions ont été refoulées sur territoire hollandais.

A peine arrivée sur l'Yser, l'armée belge voit sa force de résistance mise à une rude épreuve. Dès le lendemain, elle est attaquée par un ennemi supérieur en force et en artillerie qui cherche à s'ouvrir à tout prix la route de Dunkerque et de Calais.

Elle accepte la bataille. Après quinze jours d'une lutte héroïque et désespérée, elle parvient, avec le secours d'une seule division française, à maintenir intégralement ses positions et à conserver un dernier lambeau de la patrie.

En somme, malgré tous les défauts de son organisation et de sa préparation, l'armée belge a réussi à se maintenir deux mois, par ses propres forces, dans les positions choisies en temps de paix. Une fois ces positions devenues intenables, elle a su les évacuer à temps pour rejoindre ses alliés et leur apporter au moment critique un concours efficace.

En aurions-nous fait autant si, comme la Belgique, nous avions reçu le 2 août un ultimatum, suivi d'une attaque en force dans la nuit du 3 au 4 août ? C'est possible, mais je ne crois pas que nous eussions pu faire mieux. Si la Belgique a droit à notre sympathie dans son infortune, l'armée belge a droit à toute notre admiration pour les hautes qualités militaires dont elle a fait preuve.

Cela dit, cherchons un peu ce qu'il faut retenir de cette campagne, comme particulièrement instructif pour nous.

Ce qui doit nous frapper tout d'abord, c'est la rapidité de la mobilisation et de la concentration.

Le 31 juillet, à 19 heures, la mobilisation était décrétée ; le 6 août au matin l'armée était prête à marcher avec tous ses convois.

Pour une armée surprise en pleine réorganisation, ce résultat est de nature à retenir notre attention.

Cela d'autant plus qu'à cette surprise, s'ajoute celle de l'ultimatum allemand, survenant en pleine mobilisation, le 2 août au soir. A ce moment les troupes se concentraient en vue d'assurer la défense du territoire, tout en se conformant strictement aux obligations qu'imposait à la Belgique sa neutralité, définie par les traités de 1839.

La 1re division, vers Gand, regardait l'Angleterre ; la 3e division, vers Liége, regardait l'Allemagne ; les 4e et 5e divisions regardaient la France, la 4e comme garnison de Namur, la 5e vers Mons, front contre Maubeuge et Lille.

Chacune de ces divisions d'avant-garde avait pour mission de fournir la première résistance et de donner, par cette résistance même, le temps de transporter les cinq autres divisions dans la partie menacée du territoire.

La 2e division était à Anvers, la 6e et la division de cavalerie à Bruxelles.

Dans la nuit du 3 au 4 août, l'attaque allemande obligea le haut commandement à changer tout son dispositif et à concentrer l'armée derrière la Gette, à mi-chemin entre Bruxelles et Liége, front à l'Est, la 3e division restant à Liége et la 4e à Namur.

La rapidité et la régularité avec lesquelles cette concentration s'effectua donnent une haute idée des aptitudes de l'état-major belge et de ses organes d'exécution.

Aurions-nous, en cas pareil, réussi à en faire autant ? Je répondrai comme ci-dessus. C'est possible, mais en tous cas nous n'aurions guère pu faire mieux.

Et pourtant, toute rapide qu'ait été la concentration belge, elle a encore été trop lente pour sauver Liége. C'est au contraire Liége qui a sauvé l'armée en retenant l'ennemi pendant le temps nécessaire à la concentration. N'ayant pas de forteresse comme Liége pour couvrir notre concentration nous aurions fort risqué, en cas analogue, de voir celle-ci sérieusement entravée par l'ennemi.

N'y aurait-il pas des rouages à simplifier dans notre mobilisation ou des améliorations à apporter à nos moyens de transport, qui nous permettraient, le cas échéant, de faire en tous cas aussi bien et peut-être encore mieux que les Belges ?

Les derniers forts de Liége tombèrent les 16 et 17 août, après un bombardement par l'artillerie lourde. Depuis plusieurs jours déjà la ville était au pouvoir des Allemands qui avaient forcé les intervalles. Il y aura plus tard probablement beaucoup à apprendre de l'attaque de Liége. Pour le moment, on ne saurait en tirer d'enseignement bien positif. Place frontière, surprise avant d'avoir pu préparer sa défense, Liége ne pouvait guère offrir une résistance bien longue, même contre les moyens d'attaque déjà connus.

Quelques jours après Liége, ce fut le tour de Namur. Cette place, attaquée seulement à partir du 20 août, avait eu le temps de préparer sa défense. Elle était occupée par une garnison suffisante, soit la 4e division et les troupes de forteresse, en tout problablement 20 à 25 000 hommes. Et pourtant, elle résista en tout cinq jours. Dans la nuit du 23 au 24 août, la 4e division évacua la ville par le Sud. Douze mille hommes

gagnèrent ainsi la France et rentrèrent à Anvers une dizaine de jours plus tard. Le dernier fort succomba le 25 août.

La chute de Namur est un événement militaire autrement caractéristique que celle de Liége. Ici la surprise ne joue aucun rôle. Il y a supériorité bien nette de l'attaque sur la défense, et cette supériorité provient manifestement de l'artillerie lourde dont dispose l'assaillant. Le problème de l'attaque des places fortes modernes est résolu par le 305 autrichien et le 420 allemand. Voilà l'enseignement capital qui ressort du siège de Namur et que les bombardements de Maubeuge et d'Anvers ne feront que confirmer. Nous pouvons nous féliciter de n'avoir pas dépensé notre argent pour construire à nos frontières des forteresses que l'envahisseur aurait pu détruire en cinq jours [1].

Ce n'est pas à dire que ces forteresses aient été complètement inutiles. L'armée belge, concentrée sur la Gette, ne fut sérieusement menacée que le 18 août, soit le quinzième jour de la campagne. Sur ces quinze jours de gagnés, dix peut-être sont dus à la résistance de Liége, et ces dix jours ont peut-être sauvé la France. Mais ils n'ont pas sauvé la Belgique, et c'était pour défendre la Belgique que les forteresses avaient été bâties.

Après Liége et Namur, places frontières, Anvers, réduit central, succombe également dès qu'il est attaqué sérieusement. Il y a cependant lieu de remarquer que, alors que l'armée belge s'est repliée le 20 août sous les murs d'Anvers, l'attaque n'a commencé que le 28 septembre. Il sera intéressant de connaître plus tard les causes de ce répit de cinq semaines laissé par l'assiégeant à l'assiégé. Tant qu'on ne les connaîtra pas, il sera difficile de tirer du siège d'Anvers un renseignement qui ne ressorte pas déjà de celui de Namur.

Et pourtant il y aurait un enseignement tout différent à en tirer, sur l'utilité des réduits centraux et des positions d'armée.

Lorsqu'il y a cinquante ans, Brialmont fortifia Anvers, on discuta aussi chez nous la création d'un réduit central. Il y

[1] Voir notre article : *Artillerie lourde et fortifications permanentes*, dans notre livraison de novembre.

eut alors et plus tard, maintes discussions passionnées entre les partisans des systèmes central et périphérique, sans parler du système radial du colonel Rothpletz qui voulait établir une sorte de barrage à travers la Suisse, de Bâle à Zurich, pour ôter à tout le monde l'envie d'y passer. Finalement, comme chacun le sait, on se contenta de fort peu de chose en fait de fortifications permanentes et l'on préféra s'appliquer à l'amélioration de l'armée de campagne.

Le fait que le réduit central d'Anvers, une fois sérieusement attaqué, n'a tenu que quelques jours, semble nous donner raison. Le fait que l'armée belge, malgré son infériorité, a pu s'y maintenir plus de six semaines, du 20 août au 7 octobre, semble nous donner tort.

Si vraiment les Allemands ont eu besoin de la période du 20 août au 27 septembre pour préparer le bombardement d'Anvers, alors le réduit central a fait son devoir, et il serait fort à souhaiter que nous en ayons un en Suisse. Mais si, comme cela semble assez problable, le délai des Allemands est dû en bonne partie à d'autres causes, alors l'utilité du camp retranché devient problématique et nous pouvons nous consoler facilement de ne point en avoir. Nous manquons aujourd'hui des éléments nécessaires pour résoudre définitivement la question.

Quoi qu'il en soit le système sur lequel on avait, de tout temps, basé la défense de la Belgique s'écroulait brusquement, alors que les secours attendus étaient encore bien loin. Pour une armée de trempe moins bonne que l'armée belge c'eût été un désastre, mais l'énergie du commandement et les solides qualités de la troupe s'affirmèrent dans ces circonstances tragiques. A Anvers comme à Liége et à Namur les troupes de campagne surent quitter à temps le refuge devenu intenable et conserver leur liberté d'action.

Lorsqu'on connaîtra mieux les détails de la retraite d'Anvers à l'Yser, je crois qu'elle apparaîtra comme une opération fort bien conduite. Il est juste de dire que les renforts anglo-français en occupant Gand, contribuèrent puissamment à la réussite de l'opération. Il est juste aussi de reconnaître les difficultés de la poursuite. Il n'en reste pas moins qu'à un moment

donné l'armée belge courut grand risque d'être refoulée, en tout ou partie, sur la Hollande et qu'elle se tira fort habilement de ce mauvais pas.

Comme je l'ai dit en commençant, jusqu'à son arrivée sur l'Yser l'armée belge avait sans cesse refusé la bataille décisive, d'abord sur la Gette, puis à plusieurs reprises sous Anvers.

Reculer plus loin c'eût été découvrir l'aile gauche franco-anglaise qui faisait des efforts désespérés pour éloigner l'ennemi de Dunkerque et de Calais. La meilleure preuve de l'utilité de la résistance belge sur l'Yser, c'est que les Français ne purent détacher, outre la brigade de marine, qu'une seule division pour renforcer l'armée belge pendant ces quinze jours de lutte acharnée sur le front de Dixmude à la mer. Si l'armée belge n'avait pas tenu, l'aile gauche anglo-française était débordée et rejetée vers le sud, derrière la Lys, peut-être derrière la Somme.

Ceux de nos lecteurs qui veulent étudier plus à fond cette campagne et plus spécialement la bataille de l'Yser, feront bien de lire les ouvrages que nous avons indiqués comme sources. Dans le premier, ils trouveront le récit sobre et bref des événements avec des croquis simples et très clairs. Le second ouvrage leur offrira un récit plus détaillé, avec des croquis plus complets et quelques illustrations. Les *Pages de Gloire* relatent dans un style vibrant de nombreux épisodes des diverses périodes de la campagne sur la Gette et de la défense de l'Yser, en particulier de Dixmude [1].

Je ne veux pas faire ici le récit de la bataille de l'Yser. Je voudrais insister seulement sur le rôle joué dans cette bataille décisive par l'artillerie de campagne et la fortification de campagne.

L'armée belge n'avait, je l'ai dit plus haut, aucune artillerie lourde. Arrivée le 15 sur l'Yser, elle y fut attaquée le 17 déjà ; elle n'avait donc eu le temps de faire que peu de chose en fait de fortification. L'infanterie avait 48 000 fusils pour défendre un front de plus de vingt kilomètres. En somme, malgré ses avantages naturels, la position ne pouvait pas être

[1] J'ajoute que ces trois livres coûtent ensemble moins de quatre francs.

considérée comme forte. Et pourtant elle a résisté et résiste encore, malgré les efforts acharnés d'un ennemi supérieur en nombre et muni d'une nombreuse artillerie de tous calibres.

A quoi cela tient-il ?

Evidemment à plusieurs causes.

Tout d'abord il faut bien avouer qu'après huit jours de lutte, la résistance belge fut bien près d'être brisée. Le 25 octobre au soir, un rapport officiel constatait l'évacuation de 9145 blessés ; les troupes étaient exténuées, il n'y avait presque plus de réserves disponibles. L'ennemi avait réussi à franchir l'Yser en force au centre de la position et les contre-attaques ne parvenaient pas à le rejeter sur l'autre rive ni même à l'empêcher de progresser. Le commandement se décida alors à ouvrir les écluses de Nieuport et à inonder l'avant-terrain.

Dès le 28, les effets de l'inondation commencent à se faire sentir ; beaucoup de tranchées allemandes deviennent inutilisables, l'offensive diminue de vigueur. Finalement, vaincu par l'inondation, l'ennemi se replie derrière l'Yser, ne laissant que quelques postes sur la rive gauche.

Si c'est finalement l'inondation qui a eu le dernier mot, il n'en reste pas moins que sans son secours, l'armée belge a tenu huit jours, du 17 au 25 octobre, dans une position improvisée, contre des attaques de la dernière violence. Le crédit en est dû à l'énergie et à l'habileté du commandement ainsi qu'au courage et au dévouement de la troupe.

Qu'on nous permette d'illustrer cette assertion par quelques extraits des *Pages de Gloire*.

En voici un concernant l'artillerie, qui est à la fois un cours de tactique et une leçon d'héroïsme :

Quand les 28e et 29e batteries, de la 5e brigade mixte, vinrent prendre position près de la borne 13 de la route de Nieuport à Ramscapelle, les fatigues endurées pendant le siège d'Anvers et la retraite vers l'Yser, n'étaient déjà plus qu'un mauvais souvenir. Les hommes avaient retrouvé toute leur belle humeur, toute leur confiance dans le succès final et s'apprêtaient avec entrain à rentrer dans la fournaise, bien décidés à abattre le plus d'ennemis possible.

Profitant des avantages offerts par le terrain à l'emplacement occupé, les deux batteries avaient travaillé avec ardeur à l'orga-

nisation d'une position très solide, enterrant les pièces et les protégeant par des parapets de 6 mètres d'épaisseur, creusant des abris pour les hommes à proximité des bouches à feu.

Le secteur d'action du groupe, commandé par le major Van Bever, s'étendait depuis le clocher de Lombartzyde jusqu'au moulin de Rattevalle.

La 29e batterie ouvrait le feu la première, le 18 octobre, sur l'infanterie ennemie débouchant de Rattevalle et dispersait une compagnie surprise par ses rafales. La 28e prenait sous son feu une batterie allemande établie au nord de la route de Westende à Middelkerke et la réduisait au silence. Les deux batteries continuèrent ensuite leur tir sur différentes fermes occupées par l'ennemi.

Le soir, la section du sous-lieutenant Colson fut détachée à Saint-Georges, près du pont de l'Union, tandis que la 44e batterie de la 3e division d'armée, venait apporter au groupe Van Bever, l'appui de ses trois pièces.

Le 19, les batteries arrosent de projectiles les abords de la route de Nieuport, où l'ennemi se retranche entre les bornes 2 et 3. Ensuite, pendant que la 28e continue de maîtriser la batterie ennemie installée vers la borne 11 de la route de Westende, les 29e et 44e canonnent à outrance la ferme Roodepoort et l'Ancien fort que les Allemands occupent avec des mitrailleuses.

Le lendemain, à la première heure, une nouvelle batterie ennemie s'étant révélée près de la route de Westende, elle est immédiatement prise sous le feu d'écharpe du groupe, subissant de telles pertes qu'elle est obligée de se retirer, poursuivie par le tir meurtrier des nôtres.

A ce moment, les batteries sont contrebattues pour la première fois ; elles ne tardent pas à découvrir les pièces ennemies qui sont en position au nord de la ferme Ronse, et les font taire. Dans la soirée, ordre est donné au groupe de bombarder à outrance Lombartzyde et Groote-Bamburgh-ferme, que nos troupes ont dû abandonner après une âpre résistance.

L'ennemi accentuant, durant la matinée du 21 octobre, ses menaces dans la région de Mannekensvere, le groupe reçoit l'ordre de participer à la canonnade dirigée sur les lisières du village. Une section de la 29e batterie se consacre à cette tâche, tandis que les autres continuent d'agir sur les mêmes objectifs que la veille.

Malheureusement, l'emplacement du groupe a finalement été repéré par l'ennemi, et le bombardement commence. Une batterie allemande de 210 fouille de ses projectiles meurtriers tout l'espace

occupé, en même temps que canons et obusiers de campagne contrebattent le groupe sans répit.

Les pertes sont sérieuses ; le commandant Peteau est tué, une pièce est détruite par un coup de plein fouet. Mais le personnel conserve tout son calme. Il se borne, quand le feu est trop violent, à chercher un refuge momentané dans les abris, puis reprend le tir par intermittences, entre les rafales allemandes, sans manifester la moindre défaillance, les batteries rivalisant, au contraire, de courage et d'endurance.

Dès le lendemain, le groupe, pour bien prouver toute sa vitalité, contrebat violemment une nouvelle batterie ennemie qui a pris position pendant la nuit près de la route de Westende ; il tire à outrance aussi sur le hameau Schuddebeurze, la ferme Ronse et la ferme Groote-Bamburgh que ses obus incendient. L'ennemi est obligé d'évacuer cette dernière, vers laquelle se dirige une contre-attaque de notre infanterie.

Les progrès de celle-ci étant contrecarrés par les fantassins ennemis retranchés dans les petits bois compris entre la route de Westende et le hameau Schuddebeurze, le groupe canonne ces objectifs dès l'aube du 23.

Depuis deux jours, il n'a pas cessé d'être soumis au bombardement de l'artillerie allemande. Il a bien découvert au sud de Blockhuis-ferme l'emplacement de la batterie de 210 qui le fait souffrir le plus, mais il est impuissant contre elle.

Or, la situation dans les environs du pont de l'Union devient de plus en plus sérieuse. L'ennemi qui a pris pied, plus au sud, sur la rive gauche de l'Yser, presse davantage à chaque instant les défenseurs exténués. Dût-elle se sacrifier, il faut que l'artillerie soutienne jusqu'au bout nos fantassins. Les batteries de la 5e ne failliront pas à ce devoir.

Toute la nuit, elles poursuivent leur tir, durant que dans ses tranchées le 7e de ligne est relevé par le 14e. L'aube du 24 octobre se lève sur la journée critique entre toutes. Les Allemands, qui ont franchi la rivière à Schoorbakke, continuent de progresser vers l'ouest, gagnant petit à petit, sur la rive occidentale, du terrain vers Saint-Georges. Au pont de l'Union, l'assaillant redouble d'efforts. Le groupe Van Bever, débarrassé des grosses pièces de 210 que l'artillerie française entrée en action contrebat vigoureusement, exécute le feu le plus violent qu'il ait encore fourni. Dans la seule journée du 24, les trois batteries, qui ont une dizaine de pièces en service, ne consommeront pas moins de 2500 à 3000 projec-

tiles. Leur tir, d'ailleurs, est merveilleusement précis et contribue puissamment durant toute la matinée à retenir l'ennemi éloigné du point de passage qu'il cherche à forcer.

Cependant vers 4 heures de l'après-midi, après avoir opposé la plus héroïque des résistances, les bataillons du 14e sont obligés d'évacuer leurs tranchées de l'Yser. Pressés de toutes parts, ils ne peuvent tenir bien longtemps à Saint-Georges, que bientôt l'ennemi envahit. En un instant, les pièces des 28e, 29e et 44e batteries sont portées à bras en avant, hors de leurs abris enterrés, se découvrent hardiment, changent de front en quelques secondes et, à courte distance, exécutent un tir rapide à obus explosifs sur Saint-Georges, où l'ennemi a pénétré, et sur les abords du passage de l'Union, où ses troupes s'entassent. Vingt-cinq minutes durant, nos pièces vomissent leur mitraille, tirant à toute volée, servies par leurs hommes avec une ardeur plus vive que jamais. L'assaillant est fauché sur place ; il tente en vain de déboucher de Saint-Georges, où ses cadavres s'amoncellent dans les ruines, et le 14e de ligne peut achever de se replier en bon ordre.

Mais l'emplacement des vaillantes batteries n'est plus tenable A la tombée du jour, ordre leur est donné de se replier au delà du chemin de fer de Nieuport à Dixmude, vers le sud-ouest de Ramscapelle, d'où immédiatement, et toute la nuit durant, elles bombarderont Saint-Georges, empêchant les Allemands de s'y organiser et préparant la contre-attaque des nôtres.

Elles resteront en action jusqu'au 28 octobre, changeant encore de position quand l'ennemi, ayant surmonté la résistance des troupes franco-belges, continuera d'avancer vers Ramscapelle. Le groupe participera brillamment à l'héroïque défense de ce village au nom désormais immortel.

Le 25 octobre, un dramatique épisode créera une heure d'angoisse.

La ferme Koolhofburg, où l'on a abrité les avant-trains des pièces, reçoit une rafale soudaine de projectiles qui s'abattent parmi les attelages, tuent une vingtaine de chevaux et blessent plusieurs hommes. Malgré ces pertes, particulièrement cruelles dans la situation critique où le groupe se trouve, les batteries n'auront pas une minute de défaillance. Si meurtries qu'elles soient, elles continueront à remplir leur mission avec la même vaillance inlassable, achevant de se dévouer à l'œuvre grandiose, jusqu'à l'extrême limite de leurs forces.

On pourra se faire une faible idée de leur activité débordante

dans les dix longues journées de batailles où elles furent constamment en action, quand on saura qu'elles ont lancé sur l'ennemi, durant ce temps, quelque 13,000 obus et shrapnels...

L'enseignement tactique de tout ceci, c'est qu'une artillerie de petit calibre peut, dans la défensive, tenir tête jusqu'à un certain point à l'artillerie lourde. Pour cela il faut, en premier lieu un dévouement à toute épreuve, secondement une dépense énorme de munitions qui se traduit par une usure rapide du matériel. A la fin de la bataille 200 canons sur environ 350 étaient momentanément hors d'usage. Lorsque le 4 novembre, la 2e division dut prendre l'offensive contre Lombaertzyde, elle n'avait que 15 pièces en état sur 48 !

Par contre les pertes en personnel ne paraissent pas, malgré tout, avoir été considérables. Dans les listes d'officiers belges tués à la bataille de l'Yser, nous n'avons trouvé que quatre noms d'officiers d'artillerie.

Les citations suivantes concernent la défense de Dixmude. Elles montrent bien qu'en fortification l'épaisseur des parapets joue un rôle moindre que le courage des défenseurs.

Je rappelle que la tête de pont de Dixmude fut occupée dès le 15 octobre par la brigade de fusiliers marins français. Ceux-ci repoussèrent le 16 une forte reconnaissance allemande. Le 19, ils exécutèrent avec une partie de la 5e division un mouvement offensif et passèrent le soir en seconde ligne, laissant la défense de la tête de pont à la brigade Meiser, de la 3e division, qui y fut attaquée le 20 au matin.

La position créée par les fusiliers marins à Dixmude, sous la pression du temps, puis légèrement améliorée par les Belges, n'offrait rien de comparable aux travaux formidables de l'heure actuelle. Il est indispensable d'y insister, pour mieux faire ressortir le degré d'héroisme auquel les défenseurs se sont élevés pour briser les attaques furibondes déchainées contre leurs faibles lignes.

Sur la rive droite de l'Yser, la position se composait uniquement de bouts de tranchées d'environ 80 mètres de longueur, aux extrémités légèrement repliées, et séparées par de courts intervalles. Les tranchées pour tireurs debout offraient le profil le plus rudimentaire : une excavation profonde de 1m10, aux parois presque verticales, large de 80 à 90 centimètres au plafond. La terre rejetée

vers l'avant formait un parapet haut de 30 centimètres, épais de 1 mètre à peine au sommet. Aucune tranchée couvrante n'existait en arrière de cette ligne de combat. Pour s'abriter contre les balles de shrapnels et les intempéries, les fusiliers avaient recouvert les deux tiers des tranchées de matériaux de fortune : planches, portes, volets, dissimulés sous un peu de terre. Mais ces abris absorbant la majeure partie de la ligne de feu, il fallut bien se résoudre à les supprimer quand les attaques ennemies se prononcèrent sérieusement. Nos hommes, dès lors, se trouvèrent privés de toute protection efficace contre le tir fusant.

Tracées régulièrement et dépourvues de traverses, les tranchées étaient, au surplus, exposées, en de nombreux points, au tir d'écharpe de l'artillerie ennemie. Ailleurs, elles n'étaient qu'à peine ébauchées lorsque le 12e de ligne vint en prendre possession ; c'était le cas à Keizerhœk, comme aussi vers Bloot-Putteken, précisément là où allait avoir lieu la première attaque allemande. Les routes menant à Dixmude n'étaient barrées par aucun ouvrage spécial ; enfin, répétons-le, faute de ressources, des défenses accessoires n'avaient pu être établies nulle part.

Le premier soin de nos troupes fut d'améliorer, dans la mesure du possible, les travaux dont on leur confiait la garde. A peine eurent-elles le temps de rendre défendables les tranchées seulement ébauchées, de créer quelques abris, d'installer par-ci par-là des réseaux de fil de fer sommaires, en utilisant les clôtures entourant les champs et prairies.

Ces inconvénients étaient heureusement réduits en partie par l'excellence du champ de tir, dont l'étendue ne laissait à désirer que vers l'est. Au sud, le génie avait pu dégager partiellement le terrain coupé de haies et de vergers.

Sur la rive gauche de l'Yser, les travaux se présentent un peu plus favorablement. Les tranchées sont établies dans la berge même, d'où elles flanquent la tête de pont et servent de position de repli, laissant subsister un parapet, large d'un bon mètre au sommet. On a creusé dans la digue une excavation qui descend un peu sous le niveau du sol et s'étend jusqu'à la chaussée empierrée qui longe l'Yser. Des abris légers, constitués là aussi au moyen de matériaux de fortune, recouvrent la tranchée ; larges de 4 à 5 mètres, ils sont séparés par des traverses en terre de 1 mètre d'épaisseur. De plus, on a pris soin de ménager des créneaux entre le parapet et la toiture de l'abri, en sorte que le tir est possible sans qu'on se prive d'une protection relative.

Ajoutons, enfin, que le génie a préparé la destruction des ponts et commencé la construction de deux passerelles, l'une au nord, l'autre au sud des passages permanents.

Telle est, brièvement esquissée, la valeur des travaux qu'il a été possible d'exécuter. Ils constituent, on le voit, une simple position de campagne en fortification improvisée. On frémit d'avance à la pensée des ravages que les marmites allemandes y vont exercer. Les premières, dès le 20 octobre, un peu après 6 heures, passent dans un bourdonnement sinistre au-dessus des tranchées de la rive droite et vont en tonnerre éclater sur Dixmude.

Voilà comment la position était préparée, voici comment elle fut défendue :

Dès l'aube du 21, à la suite du dernier échec infligé aux assaillants, l'artillerie allemande recommence son infernale et rageuse besogne. Avec une prodigalité réellement insensée, elle déverse sur les tranchées, que, durant la nuit, on a plus ou moins réfectionnées, et sur la malheureuse ville de Dixmude, des tonnes de projectiles. Les positions occupées par le 3e bataillon du 2e chasseurs, sous les ordres du commandant Dupuis, sont particulièrement visées, mais les hommes, en dépit des ravages, tiennent stoïquement à leur poste. Nos batteries répondent vigoureusement et font taire à différentes reprises les pièces légères. Mais l'artillerie lourde de 15, de 21, voire de 28, se venge pour ainsi dire impunément, en exécutant à toute volée son tir à démolir.

A Dixmude, les ravages deviennent terribles ; la ville entière tremble dans un roulement de tonnerre continu. C'est dans cet enfer pourtant que doivent demeurer nos réserves, au point de réunion des voies qui leur permettront de se porter, en temps utile, vers les endroits les plus menacés. Elles s'abritent comme elles peuvent, et leur impassibilité sous le bombardement féroce n'est pas un des spectacles les moins impressionnants.

Il est visible que l'ennemi, dépité par ses échecs de la veille, tente par l'intensité du bombardement de rendre nos positions intenables, espérant démoraliser les défenseurs qui lâcheront pied à la première menace. Dès 9 heures, celle-ci se produit ; d'importantes forces ennemies sont aperçues, marchant de Eessen vers Kappelhœk, de part et d'autre de la voie ferrée. L'infanterie allemande avance comme à la manœuvre, par pelotons successifs dont on voit onduler la masse grise. Immédiatement prévenu, l'amiral ordonne à l'artillerie du colonel De Vleeschouwer de battre à ou-

trance les colonnes en marche. Avec une précision merveilleuse, nos batteries lancent aussitôt leurs salves meurtrières. Après un instant d'hésitation, l'assaillant s'arrête et renonce momentanément à l'attaque.

Le bombardement, en revanche, reprend de plus belle, accablant la tête de pont, comme les tranchées de la rive gauche où sont les fusiliers marins. Mais partout les hommes tiennent bon.

Vers midi, une nouvelle menace se dessine, au nord cette fois.

Une masse ennemie considérable est signalée se portant de Beerst vers le sud-ouest, soutenue par des batteries établies entre ce village et celui de Vladsloo. Notre artillerie, une fois de plus, prend ces objectifs sous son feu, obligeant bientôt l'ennemi à interrompre sa progression.

En prévision d'une attaque imminente, le colonel Jacques s'est déjà démuni d'une partie de ses réserves, qu'il a mises à la disposition des secteurs menacés. Bientôt les fusiliers marins, de leurs tranchées de la borne 16, peuvent apercevoir des groupes ennemis creuser fébrilement le sol entre l'Yser et la route de Beerst. Une batterie disperse aussitôt les travailleurs ; mais, vite soumise à une canonnade épouvantable, elle est obligée de se taire.

L'activité de nos 75 semble mettre l'ennemi dans une colère folle. Prises d'une véritable frénésie de destruction et de meurtre, les pièces innombrables qui encerclent la tête de pont, vomissent l'incendie et la mort avec une rage toujours croissante. Dans nos pauvres petites tranchées, qui oscillent sous la violence des explosions, le spectacle est effrayant. Chaque fois qu'un obus de gros calibre les atteint, des portions entières s'éboulent, ensevelissant des blessés, des morts et même des vivants. Ou bien, éclatant au milieu d'un groupe d'hommes, une « marmite » projette au loin des tronçons sanglants horriblement déchiquetés. C'est une vision d'épouvante, à laquelle troupiers belges et fusiliers marins ne peuvent échapper qu'en s'accroupissant au fond de leurs tranchées la tête dans les mains, les yeux obstinément clos pour ne pas voir. Et là, — héroiques et sublimes, — comme insensibles à la terreur, à l'angoisse, aux souffrances, ils attendent, le fusil serré entre les genoux, l'heure de mourir ou de recevoir l'assaut.

Il faut aux défenseurs un déploiement d'énergie surhumaine pour supporter le bombardement qui, à partir de 2 h. 30, et pendant une heure au moins, atteindra son paroxysme.

Protégés par ce feu d'indescriptible violence, de toutes parts des groupes de fantassins s'avancent, encerclent la tête de pont et

viennent remuer la terre à 200 ou 300 mètres à peine de nos positions.

Si nos fusils ne peuvent entrer en action, — se découvrir au-dessus du parapet, c'est la mort certaine, — il n'en est pas de même de nos canons. Pris, eux aussi, d'une véritable rage, nos artilleurs, en dépit des explosions qui les environnent, abattant hommes et chevaux, tapent à toute volée dans le tas et font un beau massacre d'Allemands. Mais il est impossible à nos dix-huit batteries de suffire à tout. Si rapide, si précis et si meurtrier que soit leur tir, il ne peut empêcher les fantassins ennemis de s'installer sur le terrain d'où ils préparent l'assaut prochain.

Comme la veille, et presque à la même heure, — il est 3 h. 30, — au moment précis où l'artillerie allemande allonge son tir, au nord, à l'est, au sud, les fantassins ennemis se précipitent en rangs épais, hurlant à tue-tête leurs « Hoch ! » délirants. Ils n'ont pas parcouru 100 mètres que déjà la moitié d'entre eux gît sur le sol. Car, derrière les parapets où l'assaillant présumait ne trouver que la mort, fantassins du 11e de ligne, du 2e chasseurs et fusiliers marins, dont l'énergie confine réellement au sublime, ont surgi tout à coup. Tels des vengeurs, implacables et farouches, ne pensant qu'à tuer, ils tirent, tirent, tirent sans répit.

Le résultat est immédiat. Fauchées, déchiquetées par la mitraille, les masses ennemies se disloquent. Pris d'épouvante, tout ce qui reste vivant fait demi-tour et détale vers les abris d'où l'attaque s'était élancée.

J'arrête là mes citations.

Tout en faisant la part des exagérations de style, bien naturelles lorsqu'on parle des siens, ces quelques pages suffisent à nous donner une idée des hautes qualités guerrières de l'armée belge. Elles justifient ce que j'ai dit en commençant, que nous aurions tout profit à étudier la campagne de l'armée belge en 1914.

Si nous devons un jour être, nous aussi, entrainés dans la tourmente, nous devons espérer que le sort de la guerre nous sera plus favorable qu'il ne l'a été jusqu'ici à la Belgique. Nous devons et pouvons aussi espérer qu'aux jours décisifs nos chefs montreront autant d'énergie et d'habileté et nos soldats le même dévouement et le même mépris de la mort que les glorieux défenseurs de l'Yser. L.